Théologie

Objekttyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Revue de théologie et de philosophie et compte rendu des principales publications scientifiques**

Band (Jahr): **14 (1881)**

PDF erstellt am: **25.05.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

BULLETIN

THÉOLOGIE

Revue de l'histoire des religions [1].

Les sciences sont-elles sujettes aux mêmes travers que les individus? la dernière venue, semblable à un parvenu, se croit-elle obligée, sinon de supplanter, du moins d'éclipser toutes les autres? On pourrait être porté à le croire de l'histoire des religions si M. Maurice Vernes devait être considéré comme son chargé de pouvoirs. Non content d'avoir fondé l'année dernière la Revue que nous annonçons, le rédacteur, enhardi par le succès, paraît-il, vient aujourd'hui faire montre de l'ambition la moins accommodante. A peine introduite d'hier dans les facultés de théologie, la science des religions ne se contenterait pas d'éclipser toutes les autres disciplines, elle serait à la veille de s'installer en souveraine dans tous les domaines de l'université : rien ne lui serait fermé, depuis les hautes sphères de l'enseignement supérieur et secondaire, jusqu'aux modestes écoles de village où se donne l'enseignement du tout premier degré, la lecture, l'écriture et le calcul. « A ce troisième et plus modeste degré, dit le rédacteur dans son manifeste, nous réclamons de la sorte : d'une façon générale, les données de l'histoire, de la légende et de la mythologie religieuse nécessaires à l'intelligence des institutions, des usages, des habitudes du temps actuel ; d'une manière plus parti-

[1] Publiée sous la direction de M. Maurice Vernes. Deuxième année. Tom. III. N° 1. Janvier-février 1881.

culière, l'étude, également indépendante, de l'instruction ecclésiastique, des religions juive et chrétienne. » Qu'en diront les experts qui, vivant près de nos villageois, constatent trop souvent avec douleur, que bon nombre d'entre eux traversent l'école primaire sans en emporter une connaissance de la lecture, de l'écriture et de l'art de chiffrer qui puisse les accompagner d'une manière efficace dans le cours de la vie? Auront-ils le courage de se rendre au vœu de M. Maurice Vernes, en chargeant le programme du récit, même en abrégé, des anecdotes concernant les religions et les superstitions? Mais M. Vernes est possédé du zèle d'un nouveau converti; rien ne l'arrête; tout devra se trouver, sommairement du moins, dans le programme des écoles primaires (et chacun sait combien les précis sont utiles et agréables pour les jeunes enfants sans culture). Viendra d'abord une introduction destinée à faire saisir la portée de l'histoire des religions. « L'instituteur ne saurait taire, il devra au contraire expliquer à ses élèves que les religions varient avec les peuples et s'accommodent à leur état de civilisation, comme elles s'inspirent à leurs mœurs et à leur caractère dominant, ici plus douces, là plus sévères, ici entourées des somptuosités d'un culte compliqué, là, réduites aux formes les plus simples et les plus nues. Il ne dépassera certainement pas le degré d'indépendance qui convient à la modeste tribune qu'il occupe, en déclarant qu'il n'est pas une religion si basse, si vulgaire, qui ne puisse être relevée par le dévouement et le cœur de ceux qui la professent, pas une, si savante et si haute, qui ne puisse être flétrie pour la dureté avec laquelle elle aura traité ses contradicteurs. S'il conclut de leur variété et de leurs mérites respectifs à la tolérance et au respect mutuel, il aura, sans contredit, tiré du spectacle du présent et de l'histoire du passé la plus grande et la plus profitable des leçons. » Voilà qui est une affaire entendue : il faudra donner une teinture de l'histoire des religions aux petits garçons de la Basse Bretagne et de l'Auvergne, non pas certes comme moyen de faire leur salut et comme sanction de la morale, vieux style qu'il faut laisser aux curés et à quelques ministres protestants attardés, qui ne valent pas mieux, mais pour leur enseigner la tolérance, « la plus grande et la plus profitable des leçons. » C'est d'une logique irréprochable.

J.-J. Rousseau l'avait déjà démontré dans le *Vicaire savoyard*, avant de se prononcer avec connaissance de cause pour une religion, il est indispensable de les avoir examinées toutes. Mais laissons de nouveau la parole à M. Vernes. « Le maître (c'est toujours de l'instituteur primaire qu'il s'agit, il n'est pas superflu de le rappeler), le maître ne méconnaîtra pas davantage, nous en sommes convaincu, ce que peut supporter son jeune auditoire, en groupant quelques traits caractéristiques autour des figures des principaux fondateurs ou réformateurs de religions, un Zoroastre, un Çakyamouni, un Mahomet. Toutefois, sur deux points nous réclamons de lui des explications un peu plus amples. La mythologie grecque et romaine est encore vivante au sein de notre civilisation européenne; l'artisan, le cultivateur ne pourront parcourir un journal, ouvrir un livre, entrer dans un jardin public sans s'y rencontrer à une foule de personnages, avec les principaux desquels l'école a dû les familiariser. Les plus fameuses des légendes de l'antiquité devront ainsi, sinon lui être familières, du moins ne pas lui rester absolument étrangères. Il faut qu'il sache qui sont Ajax, Hector, Achille, Agamemnon, Ulysse, qui Jupiter, Junon, Vénus, Mercure, Mars, Hercule, les Muses, les Nymphes; qu'il y ait au moins dans son esprit un point d'attache, un clou, auquel, lorsque l'occasion se présentera, il puisse accrocher de nouvelles connaissances, une case prête à recevoir en tout temps d'utiles compléments. Quant au judaïsme, — légende des temps primitifs, tradition patriarcale, principaux faits de l'histoire israélite, extraits des parties prophétiques, historiques et didactiques de la Bible, — quant au christianisme, — histoire évangélique avec sa haute portée morale, Jésus de Nazareth, les apôtres, l'établissement des premières Eglises, épisodes dramatiques des grandes époques de persécution, de crise, de réforme, c'est notre vie de tous les jours. *Nous ferions injure à nos lecteurs, à leur impartialité, à la haute curiosité de leur esprit,* en supposant qu'ils *jugent qu'un seul de nos contemporains* doit vivre sans en avoir entendu parler, en dehors de la pratique et des dogmes des Eglises contemporaines, en dehors des conséquences que peut en tirer soit la théologie soit la philosophie. »

Ce passage est trop caractéristique pour ne pas être reproduit

en entier : nous ne connaissons pas de tentative plus naïve de démocratiser la science. Et quelle science ! Une science toute jeune encore, pleine de conjectures et d'incertitudes, une science dont le contenu paraît volontiers fantastique et ennuyeux, quand l'objet dont elle s'occupe a cessé d'être une affaire de cœur et de conscience. Nous jurerions que M. Vernes, qui doit avoir passé par l'auditoire de théologie, ne s'est jamais essayé à faire un catéchisme pour les enfants et à donner des instructions à des catéchumènes. S'il avait vu par expérience comment ces intelligences, jusqu'à ce que l'intérêt religieux soit réveillé, demeurent rebelles aux instructions les plus élémentaires et les moins dogmatiques, il ne demanderait pas qu'on leur infligeât, de surcroît, la bizarre légende de l'inévitable Çakyamouni et de tous les dieux et demi-dieux de l'Olympe des Grecs. Nous ajournons la discussion du sujet au jour où M. Vernes, renonçant au haut enseignement, aura consacré un temps raisonnable, non pas à former des instituteurs pour enseigner toutes ces belles choses, — ce qui déjà ne serait pas une tâche facile, — mais à faire l'essai de son programme sur les enfants de nos écoles primaires. Après avoir tâté du métier de modeste pédagogue, peut-être sera-t-il plus disposé à admettre le bien fondé de cet axiome ayant cours parmi les savants : la religion est appelée à donner aux $^{99}/_{100}$ du genre humain, sous forme concrète et historique, ce qu'ils ne pourraient jamais atteindre par la voie de la métaphysique et de la science. Que M. Vernes nous le pardonne, sa prétention de populariser la science des religions nous a rappelé les tentatives de ces chercheurs rêvant d'une langue et d'une écriture universelles, ou d'une orthographe phonétique. Que l'on démocratise la religion, à la bonne heure ; mais la science jamais, celle-ci pas plus qu'une autre, celle-ci moins qu'une autre. Il suffit de rappeler les beaux résultats qu'on a obtenus en démocratisant le baccalauréat ! Il a fallu tellement alléger les programmes ou mieux, atténuer la sévérité des examinateurs, que les hommes sachant le grec et le latin finiront par devenir une rareté appartenant à l'aristocratie intellectuelle appelée à devenir toujours moins nombreuse. Le conseil municipal de Paris qui n'est pas, que je sache, composé de clercs, a fait preuve d'un sens plus juste. Comment s'y prend-

il pour faire apprécier la poésie, la tragédie? Il ouvre gratuitement les portes des théâtres, dans les grandes circonstances. Et le feu de la rampe en dit plus au populaire que les savantes dissertations d'un rhéteur, celui-ci s'appelât-il Laharpe, ou même que les fines analyses de l'auteur des *Lundis*. Nous savons bien que les savants connaissent tout, sauf les vrais besoins et le caractère du peuple qu'ils prétendent instruire; mais il semblait que les professeurs d'histoire des religions devaient être moins que d'autres exposés à ce grave danger.

M. Vernes n'est pas sans avoir compris ce que semble avoir d'exorbitant sa prétention d'installer l'histoire des religions dans l'école primaire, au moment même où la loi s'étudie à en exclure la religion comme branche obligatoire. Il croit cependant que l'objection ne sert qu'à confirmer sa thèse : « La suppression de l'histoire sainte, dit-il, telle qu'elle était enseignée, nous met singulièrement à l'aise pour plaider la cause de l'histoire religieuse, envisagée, il va sans dire, en dehors de son lien avec la doctrine d'une Eglise déterminée. » Ici nous avouons ne pas comprendre comment l'absence de toute religion particulière peut être la meilleure préparation à l'étude historique d'elles toutes? Faudrait-il peut-être commencer par ne croire à aucune religion pour être bien préparé à entendre faire l'histoire impartiale et scientifique d'elles toutes; selon le mot de M. Renan, la première condition pour comprendre les religions serait d'y avoir cru mais de ne plus y croire? M. Vernes ne peut cependant faire partie de ce public savant et un peu bruyant qui ne montre tant de zèle pour l'histoire des religions que parce qu'il semble y voir, avec une satisfaction à peine contenue, l'oraison funèbre de toutes les religions. Le secret de cet intérêt subit et un peu surprenant s'explique alors à merveille : il en serait de ce moribond de marque comme du plus simple mortel : tout le monde serait anxieux d'obtenir de ses nouvelles parce qu'on le croirait près de sa dernière heure, entre vie et trépas. M. Maurice Vernes n'appartient pas à cette école qui prétend substituer l'histoire des religions à la religion, car il concède que celle-ci pourra continuer à être enseignée, à l'ombre des autels, par les ministres des divers cultes. Il veut bien se porter fort que les professeurs de l'université seront bons princes;

qu'ils mettront du ménagement et de la délicatesse, surtout au début, dans leur exposé critique des religions. Voici même qui semble tout à fait rassurant : « Je ne conçois pas, dit notre auteur, le professeur d'histoire de la philosophie sans l'amour de la philosophie : je n'imagine pas le professeur d'histoire des religions autrement que pénétré d'une profonde sympathie pour l'*évolution* de l'idée religieuse, dont il retrace les divers et multiples aspects. » Profonde sympathie pour l'*évolution de l'idée religieuse!* Le mot en dit vraiment trop long pour ne pas avoir trahi la pensée de notre confrère. Il est évident que M. Vernes ne ferait pas grand cas de l'amour que professerait pour l'histoire de la philosophie l'auteur (et il doit en connaître) qui l'exposerait de façon à établir qu'il n'y a pas de philosophie du tout. Il se pourrait aussi que des savants éminemment curieux prissent un plaisir, qui n'est pas à l'usage du vulgaire, à assister ainsi à l'*évolution de l'idée* des religions pour en voir tous les produits, les religions historiques, s'affaisser les unes sur les autres, comme ces capucins de carte que les enfants rangent en cercle. Soyons franc, c'est la peur d'un accident de ce genre qui explique pourquoi les personnes religieuses ne professent pas à l'endroit de l'histoire des religions ce beau zèle dont font tout à coup preuve des hommes qui jusqu'alors n'avaient pas passé pour s'intéresser si fort aux arcanes du sanctuaire. Est-ce que peut-être on serait arrivé à aborder l'objet par une face qui n'a en elle-même rien de religieux? Faudrait-il distinguer entre l'intérêt pour la religion et l'intérêt pour l'évolution de l'idée religieuse? Tout en embrassant avec effusion l'histoire des religions, se proposerait-on de mordre immédiatement la religion au cœur, en attendant qu'elle expirât faute d'air respirable? Il n'est pas nécessaire d'avoir pénétré bien avant dans l'histoire des religions pour avoir vu s'en dégager une leçon fort caractéristique. Ces mythologies, ces histoires et ces aventures ont beau nous paraître étranges, bizarres, leurs sectateurs, eux, les ont prises fort au sérieux ; ils ont vécu de ces croyances ; ils leur ont fait le sacrifice de tout ce qu'ils avaient de plus précieux. Il n'y a pas jusqu'à tel pauvre sauvage qui ne mette une certaine pudeur à ne pas dévoiler au premier aventurier venu, fraîchement débarqué dans son île, le secret de son commerce intime avec les

divinités qu'il sert à sa façon. Les croyants du XIXe siècle sentent volontiers un peu comme ces sauvages. Ils ne sont pas sans éprouver un certain effroi à la pensée que ce dont ils vivent, la foi de leurs femmes et de leurs enfants, va être livré à des savants distingués qui manipuleront tout cela, inspirés exclusivement par une « haute curiosité. » A la rigueur, tel bon bourgeois mettra le pied dans un amphithéâtre de médecine ; il assistera même à une vivisection ; mais c'est pourtant ne pas tenir suffisamment compte de l'humaine faiblesse que d'exiger, au nom de la science, qu'il vienne assister à l'autopsie d'un compatriote, d'un ancêtre, ou d'un proche parent dont hier encore il travaillait à prolonger l'existence. N'est-ce pas pousser un peu bien loin les exigences de la tolérance que d'exiger que les enfants de nos écoles primaires assistent à la dissection de la foi de leur papa et de leur maman, du même œil que les carabins suivent l'exposition savante du professeur de clinique leur exposant tout ce qu'il y a de curieux dans tel remarquable *sujet ?*

« Mais enfin, dira M. Vernes, où voulez-vous en venir ? Il faut bien que la science ait ses droits. Nous vous laissons l'histoire *sainte*, nous ne réclamons que l'histoire laïque et savante. » Nous sommes désolé d'avoir à mettre en doute la perspicacité de M. Maurice Vernes, en déclarant que cette réponse n'est pas sérieuse. N'a-t-il donc jamais constaté que l'enfant ne veut plus de son joujou dès qu'obéissant à une curiosité malsaine il l'a démonté pour voir ce qu'il y avait dedans ? Et il possède, lui, le rédacteur de la *Revue de l'histoire des religions*, une foi assez robuste en l'avenir de la religion pour croire qu'elle puisse subsister alors que, dès l'école primaire et exclusivement dans un esprit de haute curiosité, on se sera borné à exhiber devant notre jeunesse le squelette d'elles toutes !

M. Maurice Vernes est tombé dans une étrange méprise : il lui était permis moins qu'à personne, à lui, apôtre enthousiaste de l'histoire des religions, d'oublier que c'est là une science éminemment protestante. Or il n'y a rien de plus antiprotestant que le dualisme qu'il prétend établir entre une histoire sainte et une histoire laïque et scientifique. Un bon protestant ne tient pour sainte et pour saine que l'histoire qui est avant tout vraie. Il n'est

nullement nécessaire de laïciser l'histoire des Juifs pour renoncer à présenter « le rapt de la bénédiction paternelle par Jacob, le massacre des populations cananéennes, par exemple, comme approuvé de Dieu. » Il suffit de lire avec intelligence et bon sens le contenu de la Bible, qui est loin de nous être présenté comme une histoire sainte au sens où M. Vernes paraît l'entendre. On ne trouvera pas beaucoup de protestants retardés et réactionnaires pour soutenir que tous les récits bibliques sont édifiants. La critique biblique a achevé son œuvre dans le sein de l'Eglise avant la naissance de l'histoire des religions. Il ne s'agit plus que de faire passer en pratique, et cela dans un esprit religieux, les résultats incontestables des études bibliques. A la grande satisfaction de tout le monde, on verra alors s'enfuir, dans la région des légendes et des commentaires cléricaux, beaucoup de récits embarrassants qui ont trop longtemps passé pour des articles de foi. Nous en convenons, même en Allemagne, on a encore maintenu un divorce dangereux entre l'enseignement ecclésiastique et l'enseignement universitaire. Il faut que les hommes éclairés aient enfin le courage de dire ce qu'ils pensent. De nos jours, la religion ne peut que perdre à être laissée dans les mains des dévots et des bigots qui ne savent jamais distinguer l'essentiel de l'accessoire, l'esprit de la lettre, l'histoire du pragmatisme clérical. Nous ne voulons à aucun prix de cette histoire sainte que nous octroie M. Vernes et qui végéterait à l'ombre, aux abords des églises gothiques, comme une herbe étiolée, sans consistance, si bien qu'il ne serait pas même nécessaire de la soumettre au régime de la faucille dont seraient armés tous les maîtres imaginables, à commencer par le modeste magister de village. M. Maurice Vernes parle vraiment comme s'il ne s'adressait qu'à d'ignares curés, aux éditeurs Mame, ou au comité de telle société religieuse protestante. Jamais un protestant quelque peu éclairé ne s'accommodera de la part de dupe qu'il prétend nous faire. Tout croyant instruit sait de nos jours qu'une foi viable doit être assise sur des bases la mettant à l'abri des entreprises de la critique et de la spéculation philosophique. Sans doute on entendra pousser des cris d'aigle lorsque la critique viendra rendre le plus précieux des services, en dénonçant comme fables judaïques ce qu'une apologétique fort

peu chrétienne présente comme paroles d'Evangile. Mais de quel droit considérerait-on comme les organes attitrés de nos églises des hommes qui, fermant systématiquement les yeux à tout ce qui se passe autour d'eux, s'obstinent à donner à leurs collégiens et à leurs catéchumènes des instructions religieuses condamnées à s'écrouler au premier contact avec l'instruction supérieure ?

Protestant en conséquence contre le dualisme que veut établir M. Vernes, nous demandons que l'enseignement religieux devienne plus scientifique et que l'étude de l'histoire des religions devienne plus religieuse. En élevant ces exigences, nous estimons préparer à la science des religions un avenir plus brillant que celui rêvé pour elle par le rédacteur de sa *Revue*. Car, voyez-vous, si pour enfler les voiles il n'y avait que le souffle « d'une haute curiosité, » l'engouement du moment ne durerait pas : la science des religions perdant son objet serait bientôt reléguée parmi les antiquités cultivées par quelques rares amateurs. Combien se trouverait-il de villageois revenant de porter leurs denrées aux halles centrales, désireux, pour faire honneur aux leçons que leur maître d'école leur aurait données, d'aller prendre au musée des antiques, comme chargement de retour, un léger aperçu des vitrines où seraient conservés, dûment étiquetés et classés, les documents des religions de toute la terre, l'image de leurs dieux, de leurs héros et de leurs saints ? Dès l'instant où la religion aurait perdu sa valeur comme intérêt vivant, personnel, pratique, l'histoire des religions ne tarderait pas à devenir singulièrement ennuyeuse, même pour les curieux qui auraient bientôt trouvé des sujets plus piquants pour satisfaire leur goût un peu blasé.

La *Revue de l'histoire des religions* paraît tous les deux mois par livraisons in-8°, de huit à neuf feuilles, formant à la fin de l'année deux volumes de quatre cents pages. Nous avons remarqué quelques reproductions de travaux allemands : *L'unité du sanctuaire chez les Hébreux*, d'après M. J. Wellhausen ; *les Sacrifices et les fêtes chez les Hébreux* ; *les Prêtres et les lévites*, du même auteur ; sur le Nouveau Testament, il y a un article : *Corrections proposées au texte*. La plupart des travaux fort variés s'occupent cependant de religions extrabibliques. Ainsi on trouve dans la Revue une *Esquisse du développement religieux en Grèce*, par

M. C.-P. Tiele; *des Monuments funéraires des Grecs*, par M. Ravaisson; *Comment distinguer les éléments exotiques de la mythologie grecque?* par M. C.-P. Tiele. Comme se rapportant aux religions en général, il faut signaler : *Aperçu général des principaux phénomènes religieux* (programme d'un cours élémentaire d'histoire des religions), par M. van Hamel et : *Etude générale des différentes religions* (programme d'un cours supérieur au point de vue de l'enseignement secondaire), par M. J. Hooykaas. Dans les sujets d'un intérêt général nous signalerons encore les travaux suivants : *les Religions de l'Inde*, par M. A. Barth, *de la Chine*, par M. Henri Cordier, et la *Religion assyro-babylonienne*, par M. Stanislas Guyard. Les articles décidément spéciaux ne manquent pas, ainsi : *Exploration des monuments religieux de Cambodge*, par M. J. Spooner, *Documents inédits sur la sorcellerie; Eléments mythologiques des pastorales basques*, par M. Julien Vinson. Ce sera évidemment un signe des temps si une revue si spéciale réussit à se former un public. On ne peut que féliciter M. Maurice Vernes d'avoir tenté l'entreprise et lui souhaiter le meilleur succès.

CHRISTIAN BÜHLER. — HISTOIRE CRITIQUE DU VIEUX-CATHOLICISME [1].

Les événements marchent vite de nos jours. Le mouvement *vieux-catholique* ne date que de dix ans, et il a déjà toute une histoire. C'était rendre un utile service, non seulement aux historiens futurs, mais aux contemporains eux-mêmes, à ceux-là surtout qui n'ont pu suivre ce mouvement que de loin, que de fixer dès maintenant le souvenir de ses origines et de ses premières péripéties.

Un ecclésiastique protestant, M. Bühler, pasteur à Bremgarten (Argovie), s'est voué à cette tâche et l'a accomplie de manière à mériter la reconnaissance de tout lecteur sérieux. Son beau travail, couronné par la société de la Haye pour la défense de la

[1] *Der Altkatholicismus, historisch-kritisch dargestelt*, von Chr. Bühler. — Leiden, Brill, 1880. — XI et 367 pag. grand in-8°.

religion chrétienne, se compose de trois parties. La première retrace la naissance, les développements et le caractère du mouvement vieux-catholique. Cette étude historique, basée sur une connaissance étendue et approfondie des faits, est d'un haut intérêt et d'une durable valeur. Non moins importante et instructive est l'étude suivante, dans laquelle le vieux-catholicisme est comparé aux mouvements analogues qui se sont précédemment produits dans l'Eglise. Dans la troisième et dernière partie M. B. examine la raison d'être du mouvement actuel et ses perspectives d'avenir.

Tout homme de cœur partagera les sympathies de l'auteur pour la réforme catholique et ses conducteurs spirituels. On ne peut non plus que rendre hommage à l'équité dont il s'est efforcé de s'inspirer dans ses jugements. Mais plus d'un, sans doute, de ses lecteurs aura quelque peine à s'élever à la hauteur idéale de son optimisme quant à l'avenir de cette réforme et au rôle qui lui est réservé dans notre société. Les conjonctures politiques et ecclésiastiques de l'Europe, l'esprit qui domine dans les classes que leur culture et leur prétendu libéralisme sembleraient devoir prédisposer à la comprendre, à l'embrasser ou à lui servir d'appui, sont peu faits pour en favoriser les progrès. Et l'on ne comprend que trop bien la lassitude et le découragement qui avaient fini par s'emparer de l'un des plus vaillants porte-drapeau du vieux-catholicisme, de cet excellent J. Huber, de Munich, l'éloquent apôtre de l'idéalisme philosophique, religieux et patriotique, dont une plume amie vient de nous retracer la vie et les nobles travaux [1].

Mais peut-être la phase dans laquelle le mouvement est entré, le temps d'arrêt qu'il subit aujourd'hui, sont-ils une épreuve salutaire sous le coup de laquelle il gagnera ce qui peut lui avoir manqué en profondeur et en intensité. Peut-être, quand il se sera retrempé et purifié aux sources de la vie religieuse, et le cours providentiel des événements aidant, acquerra-t-il la puissance d'expansion qui lui a été jusqu'ici refusée. On ne peut se résigner que difficilement à voir péricliter et réduit à la stérilité un mou-

[1] *Johannes Huber* (mit Porträt), von Dr Eberhard Zirngiebl. — Gotha, Friedrich Andreas Perthes, 1881.

vement qui, après tout, a été et est encore un mouvement religieux. Car, ainsi que le dit quelque part notre historien, « quiconque en recherche les principes premiers, les mobiles profonds et permanents, quiconque apprend à connaître de près les sentiments et les aspirations des hommes qui doivent être regardés comme les pères et les fondateurs du vieux-catholicisme, ne peut se méprendre sur ce fait que si la science, l'humanisme, le patriotisme et, dans une certaine mesure, la politique ont rempli, à sa naissance, l'office d'accoucheurs et de gardes, c'est la religion qui est sa mère, c'est dans la conscience qu'il a sa source. »

H. F. E.

M.-J. Gaufrès. — Claude Baduel [1].

Claude Baduel est un nom qui méritait de sortir de l'oubli. Cet enfant de Nîmes figure avec honneur parmi les hommes, nombreux dans l'âge de la Renaissance, qui n'hésitèrent pas à sacrifier leurs intérêts matériels à l'amour des « bonnes lettres, » et pour qui la rénovation des études fut un παιδαγωγὸς εἰς Χριστόν. Il figure, avec plus d'honneur encore, parmi les humanistes qui ne se contentèrent pas, comme nombre de leurs confrères, d'être « luthériens » *in petto*, associant les nouvelles idées à la pratique de l'ancien culte, mais qui surent faire à leur foi le sacrifice d'une position que l'amour des lettres devait leur rendre chère. Nous connaissons peu de vies où l'on puisse suivre aussi distinctement la marche de cette évolution conduisant de la scolastique à l'humanisme, de l'humanisme au luthéranisme d'abord secret, puis avoué, pour aboutir enfin à l'adoption du calvinisme avec toutes ses conséquences doctrinales et disciplinaires.

Là n'est pas, cependant, l'unique intérêt de cette biographie. Comme l'indique le titre, ce qu'elle nous offre avant tout, c'est un épisode de l'histoire de la réforme des études au XVIe siècle, savoir l'établissement du collège des arts à Nîmes, le rectorat de Baduel, les deux « guerres collégiales » entre lui et son collègue

[1] *Claude Baduel et la réforme des études au XVIe siècle*; par M. J. Gaufrès. Ouvrage couronné par l'académie de Nîmes. — Paris, L. Hachette et Ce, 1880. X et 354 pages.

Bigot, qui prétendait assujétir les études littéraires à la philosophie (et quelle philosophie!), les divers ouvrages de Baduel, qui nous initient à l'esprit et à la méthode de son enseignement. Ce qui s'est passé dans la cité nîmoise, au point de vue scolaire, entre 1540 et 1550, est d'un intérêt plus que local : « la chronique, dit avec raison le biographe, y confine à l'histoire. »

M. Gaufrès a traité ce sujet *con amore*. Depuis longtemps, sans doute, Baduel est, comme on dit, son homme, et de longue main il a dû réunir de toute part les matériaux de l'histoire des origines de ce collège auquel se rattachent ses souvenirs d'enfance. Les lecteurs du *Bulletin de l'histoire du protestantisme français* et de la *France protestante* y auront déjà remarqué des notices qui étaient comme les préludes du présent volume. Si les esprits des bienheureux ont connaissance de ce qui se dit et s'écrit ici-bas à leur sujet, dans les lieux où ils ont travaillé, lutté et souffert pour la cause du bien et du vrai, Claude Baduel doit être satisfait : pleine justice a été rendue à ses efforts. Et il souhaitera sans doute à tous ceux qui, en France et ailleurs, ont été ses compagnons d'armes dans la bonne guerre d'il y a trois siècles, de rencontrer chacun un historien aussi bien informé, aussi aimant et aussi bien disant.

L. WOGUE. — HISTOIRE DE LA BIBLE ET DE L'EXÉGÈSE BIBLIQUE[1].

Il faut le dire dès l'abord : dans ce beau volume, imprimé par autorisation du gouvernement à l'imprimerie nationale, le lecteur ne trouvera pas tout ce que semble lui promettre le titre. « L'étiquette du sac, » pour employer le pittoresque langage de l'auteur, ne répond pas exactement au contenu.

En fait d'*Histoire de la Bible*, M. Wogue ne nous donne guère, en 132 pages, que la matière de ce qui constitue communément l'introduction, dite *générale*, à l'Ancien Testament, en y insérant

[1] *Histoire de la Bible et de l'exégèse biblique jusqu'à nos jours*, par L. Wogue, grand rabbin, professeur au séminaire israélite de Paris, rédacteur en chef de l'*Univers israélite*. Paris, imprimerie nationale (G. Fischbacher éditeur), 1881. VI et 383 pag.

toutefois une histoire de l'origine des différents livres (matière de l'isagogique *spéciale*) fondée principalement sur le document talmudique bien connu de *Babhâ-bathrâ*. C'est dire qu'il ne faut pas s'attendre à une histoire *critique* de la littérature biblique de l'Ancien Testament. « Etant donnée l'origine de ce livre » (c'est le cours professé par l'auteur dans le séminaire israélite de Paris), « la commune croyance du professeur et de ses élèves, il ne pouvait guère n'être pas orthodoxe. » « Pour nous, dit-il ailleurs, à propos du Cantique, pour nous Israélites rabbanites, nous ne pouvons nous écarter de la tradition générale de la synagogue. »

En effet, pour l'origine de la plus grande partie des livres bibliques, M. Wogue adopte les dires du Talmud, en amendant sur certains points les données de la *beraïtha* ou de la *mishnah* d'après celles de la *ghemara*, et en prenant le verbe *kathab* (par exemple dans cette phrase : « Ezéchias et sa compagnie כתבו Esaïe, les Proverbes, le Cantique des cantiques et l'Ecclésiaste ») dans le sens de transcrire, compiler, rédiger, éditer, ce qui « ne préjuge rien sur la paternité des ouvrages. » Les réserves de notre auteur portent entre autres sur Ezéchiel, qui peut fort bien, selon lui, avoir non seulement composé, mais recueilli et rédigé ses discours; sur les livres de Samuel, que le Talmud attribue à Samuel lui-même, « expression passablement impropre, » puisque la mort du prophète est déjà relatée 1 Sam. 25 : 1 ; sur l'Ecclésiaste qui, « sous sa forme actuelle, » ne saurait être de Salomon, mais n'est pas non plus postexilique. « La rédaction primitive émane de Salomon, en ce sens qu'une grande partie du livre a été ou *prononcée* par lui et retenue de mémoire par plusieurs générations, ou *écrite* par ses ordres, mais imparfaitement conservée; puis, à une époque ultérieure.... ces pensées ont été recueillies, complétées, enrichies de certaines additions, d'une épigraphe et d'une conclusion, par un ou plusieurs auteurs. » Cette *édition* se serait faite dans le royaume de Juda, sous Manassé ou ses successeurs, ce qui est « conforme à la tendance générale du livre » et se concilie avec « l'hypothèse de la beraïtha, qui fait *rédiger* l'Ecclésiaste par la compagnie d'Ezéchias, compagnie qui, comme Rachi nous l'a déjà dit, doit avoir survécu à son fondateur. » La principale divergence porte sur le Psautier. M. Wogue ne croit pas, avec le Tal-

mud, à l'existence de psaumes antémosaïques; d'un autre côté, plusieurs psaumes lui *semblent* manifestement postérieurs à David bien que beraïtha et ghemara *paraissent*, d'un commun accord, regarder ce roi comme l'éditeur définitif. La beraïtha statue, en effet, que *David a écrit* (*kathab*) *le Psautier par les mains* ou avec l'aide *de dix anciens, savoir : le premier homme* (à qui un autre passage du Talmud attribue le Ps. CXXXIX), *Melchisédec* (comp. Ps. CX), *Abraham* (que le Talmud paraît identifier avec Ethan l'ezrachite, l'auteur traditionnel du Ps. LXXXIX), *Moïse* (Ps. XC), *Héman, Yedouthoun, Asaph et les trois fils de Qôrach* (Koré).

Sur ces points et quelques autres, le professeur rabbanite a donc osé s'émanciper plus ou moins de la tradition synagogale. Il se montre d'autant plus résolument conservateur en ce qui concerne la plupart des autres livres. Inutile de dire que pour lui le Pentateuque tout entier est de Moïse, ou plus exactement, Moïse, simple secrétaire, l'a *transcrit* sous la dictée de Dieu qui est l'auteur. Je dis : le Pentateuque tout entier. En effet, renchérissant sur le texte de la beraïtha déjà citée, qui attribue à Josué les huit derniers versets du Deutéronome à partir de ces mots : *Et Moïse mourut là,* M. Wogue penche très fort pour l'opinion de R. Siméon rapportée dans une autre beraïtha en ces mots : « Pouvait-il manquer une seule lettre au livre de la loi, alors qu'il est écrit (Deut. XXXI, 26) : *Prenez ce livre de la loi?* Donc, jusque-là Dieu dictait, Moïse répétait et écrivait ; à partir de là, Dieu dictait, et Moïse écrivait en pleurant. » Pourquoi Moïse n'aurait-il pas pu, sous la dictée et la responsabilité de Dieu, raconter sa mort comme un fait accompli, aussi bien qu'il a pu parler de ses propres vertus (Nomb. XII, 3) et de sa prééminence prophétique? (Ibid. vers. 7 et 8; Deut. XXXIV, 10.)

Parmi les raisons qui militent pour cette opinion, la raison capitale est celle-ci : « La Tôrah n'est pas seulement un tout indivisible, c'est encore et surtout un tout *homogène*, je veux dire d'une valeur, d'une sainteté égale. On ne peut admettre que la Tôrah, qui est sainte au premier chef, ne le soit pas tout entière, et que dans les lignes qui la terminent, dans celles-là précisément qui contiennent ce dogme considérable : la *supériorité prophétique*

de Moïse, elle déchoie au rang secondaire des Nebhiîm. Or, nous avons déjà vu que la valeur respective des livres bibliques dépend de celle de leurs auteurs : ainsi le livre de Josué, par exemple, est *saint*, parce qu'il émane de l'inspiration médiate נבואה; mais celui de Moïse est *sacro-saint,* parce qu'il émane de l'inspiration immédiate ou révélation, על פי יי (littér. : « sur la bouche » de Dieu, » c'est-à-dire sur son ordre, et selon le Talmud : sous sa dictée); cette dernière, l'inspiration directe, Moïse seul l'a possédée. Si donc la Tôrah contenait une seule ligne écrite par un autre que Moïse, ce serait une œuvre bâtarde et hétérogène, à la fois divine et quasi divine; elle n'aurait plus droit tout entière à notre vénération, j'entends celle que nous accordons à la parole même de Dieu; elle perdrait, en un mot, une partie de son autorité. » — Etant donnée cette théorie des différents degrés d'inspiration, on comprend que l'auteur n'éprouve, en revanche, aucun scrupule à s'approprier, à propos du livre de *Josué*, l'assertion de la ghemara qui veut que les vers. 29-32 du dernier chapitre, qui rapportent la mort de Josué, aient été écrits par Eléazar, et le vers. 33 qui mentionne la mort d'Eléazar lui-même, par Phinées son fils et successeur. En effet, « que le livre de Josué ait été rédigé entièrement par Josué ou en partie par d'autres, c'est toujours le même degré d'inspiration, c'est toujours la נבואה, et l'homogénéité dogmatique du livre n'en souffre aucune atteinte. »

Voilà, il faut l'avouer, ce qui s'appelle être conséquent. Nous avons d'autant plus tenu à relater avec quelque détail l'opinion du grand rabbin de Paris sur ce sujet, que, par le temps qui court, une foi aussi robuste, aussi intacte, au dogme traditionnel de la mosaïcité du Pentateuque commence à se faire rare, même parmi les champions de la critique dite apologétique, et que les savants israélites qui de nos jours s'occupent d'histoire de la littérature sacrée, ne nous ont en général guère habitués à un pareil respect de la tradition rabbinique. Il y a donc encore, c'est par là surtout que nous intéresse la première partie de ce volume, il y a dans les hautes sphères de l'Israël moderne des docteurs qui n'ont pas ployé le genou devant le Bahal de la critique ou (ce qui, pour M. Wogue comme pour l'abbé Vigouroux, et pour plus d'un protestant oublieux du « rocher d'où il a été taillé, » est tout un) du

« rationalisme. » Pour être juste, il faut ajouter que cette littérature « rationaliste » moderne, celle surtout de langue allemande, sans parler de celle de langue hollandaise, paraît s'être tenue à une respectueuse distance du savant rabbanite. Pour lui, la liste des « travaux les plus importants et les plus célèbres qu'a fait naître, dans les trois derniers siècles, la science à laquelle il essaye d'initier » ses lecteurs, s'arrête, en fait de littérature chrétienne, à Jahn, *Introductio in libros sacros Veteris Fœderis* (1814)! Eichhorn († 1827) et Jahn († 1816) figurent quelque part (pag. 41), à côté de M. Munk, comme « les meilleurs critiques de nos jours. » Et ces « rationalistes allemands modernes » ont été inspirés par « l'esprit indépendant, mais sage et mesuré » de..... devinez! .... C'est un homme par qui « une *nouvelle* ère a été inaugurée dans la science. » — Semler, sans doute ? — Vous n'y êtes pas. C'est... Jean-Gottlob Carpzov, dans son *Introductio ad libros canonicos Veteris Fœderis* (1721) et dans sa *Critica sacra* (1728); Carpzov, c'est-à-dire le représentant par excellence de la réaction dogmatique et traditionaliste contre la critique naissante!

La seconde partie du livre (pag. 133-173) s'occupe, sous le titre : *Introduction à l'histoire de l'exégèse*, des versions anciennes, notamment des versions grecques et araméennes qui ont pour auteurs des Israélites, ainsi que des deux principales méthodes suivies dans l'investigation du texte : le *peshât*, méthode littérale, et le *derâsh*, méthode libre, qui s'applique à creuser plus profond et a pour résultat le *midrash*, soit *halakhique* (légal), soit *haggadique* (moral).

La partie sans contredit la plus importante et la plus utile de l'ouvrage de M. Wogue est la troisième, qui remplit toute la seconde moitié du volume. C'est une *Histoire de l'exégèse*. L'auteur aurait bien fait de prévenir dès l'abord le public qu'il s'agit de l'histoire de l'exégèse *au sein du judaïsme*.

Cette histoire s'étend de Hillel l'Ancien, le fondateur de l'exégèse talmudique, 30 ans avant l'ère vulgaire, jusqu'à nos jours (ce qui, d'après une note de la page 344, veut dire jusque vers 1867). Elle se divise en trois périodes : la première, allant jusqu'à Saadyah, correspond à la phase de l'enfance; la seconde, de Saadyah à Abravanel, est caractérisée comme la période de la maturité ; la

troisième est une période de déclin jusqu'à Mosès Mendelssohn († 1786), de qui date la renaissance moderne des sciences juives. Avec lui s'ouvre la période contemporaine, illustrée entre autres par Salomon Munk († 1867), et Samuel-David Luzzato († 1865), « le coryphée de l'exégèse moderne. »

On sent que le savant israélite est ici dans son élément. Il a raison de supposer, comme il le fait avec trop de modestie dans son Avertissement, que ses lecteurs trouveront dans cette Histoire de l'exégèse juive maint aperçu nouveau, mainte révélation sur les choses ou sur les hommes, et qu'ils ne croiront pas avoir perdu tout à fait leur temps en parcourant ces pages. Il ne sera du reste pas inutile de remarquer que M. Wogue n'a pas eu principalement en vue les spécialistes et les érudits, que les termes talmudiques ou d'hébreu moderne ont été soigneusement traduits et au besoin commentés, que des notes nombreuses élucident ce qui est obscur ou insuffisant dans le texte, que le style, enfin, est un bon style didactique. Si nous avions un regret à exprimer, c'est que l'auteur soit trop resté dans les généralités et n'ait pas introduit un plus grand nombre de citations. Rien de plus propre à caractériser les procédés et la méthode d'un exégète, ses principes et l'application qu'il en a faite, que de citer des exemples concrets tirés de ses commentaires. Il aurait suffi, d'ailleurs, pour ne pas trop grossir le volume, d'entrer dans ces détails à propos des chefs d'école et des exégètes les plus influents. Quoi qu'il en soit, et telle qu'elle est, cette histoire de l'exégèse parmi les Juifs offre une lecture des plus instructives au théologien chrétien. Dans une certaine mesure, elle pourra servir, sinon de pendant, du moins de complément à l'ouvrage bien connu de Diestel sur l'Histoire de l'Ancien Testament dans l'Eglise chrétienne.

Un appendice d'une douzaine de pages jette un coup d'œil rapide sur « les principaux hébraïsants chrétiens jusqu'à nos jours. » Cet exposé, emprunté à Luzzato, ne s'occupe que des grammairiens, à partir de Reuchlin. Ici également, *jusqu'à nos jours* doit s'entendre *cum grano salis*. Les hébraïsants allemands modernes, par exemple, ne sont représentés que par Gesenius et Ewald. Encore le lecteur n'apprend-il pas en quoi se distinguent l'un de l'autre ces deux illustres grammairiens, tandis qu'on fait à l'ab-

surde système de Masclef l'honneur de lui consacrer deux pages entières.

L'usage du volume est facilité par un *index alphabétique,* et, chose qu'il est presque superflu de dire, l'exécution typographique fait le plus grand honneur à l'imprimerie nationale. H. V.

REVUES

Zeitschrift für Kirchengeschichte

Directeur : M. Théod. Brieger.

Tome IV, troisième cahier.

Ritschl : Etude du livre « De la pauvreté spirituelle. » — *Völter :* La secte de Schwäbisch-Hall et l'origine de la légende impériale allemande. — *Benrath :* Revue critique de la littérature relative à l'histoire de la Réformation en Italie. — *Erichson :* Contributions strasbourgeoises à l'histoire du colloque de Marbourg : I. L'itinéraire de Hédion. — *Kawerau :* Lettres et documents relatifs à l'histoire de la controverse antinomienne. (Deuxième partie.) — Miscellanées de MM. *Sauerbrei* et *Benrath.*

Quatrième cahier.

Harnack : Le Diatessaron de Tatien et le commentaire sur l'évangile de Marcion, chez Ephraem le Syrien. — *Reuter :* Etudes augustiniennes, III. — *Brieger :* Les prétendues ordonnances ecclésiastiques de Marbourg de 1527 et la première instruction catéchétique de Luther sur la cène. — *Gillert :* Hymnes latins, tirés des manuscrits de Saint-Pétersbourg. — *Erichson :* Contributions strasbourgeoises à l'histoire du colloque de Marbourg : II. Trois lettres de Bucer, octobre 1529 — mars 1530. — *Kolde :* De l'original allemand de la confession d'Augsbourg. — *Waltz :* Contribution à l'histoire de la Réformation en Espagne.

Zeitschrift für praktische Theologie

Directeurs : MM. Bassermann et Ehlers.

Troisième cahier.

H. Neumann : Du soin des pauvres comme attribution de l'Eglise. — *C. Wittichen :* L'histoire ecclésiastique dans l'enseignement religieux donné aux classes supérieures des gymnases. — *R. Seyerlen :* Le culte chrétien dans l'âge apostolique. — *P. Kirmss :* Jésus dans la synagogue de Nazareth. Sermon sur Luc IV, 14-31. — *Mehlhorn :* Allocution adressée aux élèves du collège de Saint-Nicolas, à Leipzig, à la rentrée d'automne 1879, sur Gen. VIII, 22. — *Brake :* Catéchèse sur la péricope du payement de la didrachme, Math. XVII, 24-27. — Bulletin bibliographique.